

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de Jean Tulard (séance du lundi 17 octobre 2011)

Jean Baechler: Le 20 novembre 1795, le 29 brumaire de l'An IV, par arrêté du Directoire exécutif sont nommés les premiers membres de l'Institut national. Les deux premiers membres de la Section Analyse des sentiments et des idées de la Classe des sciences morales et politiques sont Volney et Lévêque de Pouilly. Ce dernier méritait sans doute de figurer dans cette section puisqu'il avait publié une *Théorie des sentiments agréables*. Malheureusement, il était décédé en... 1750 ! Ce n'est que plus tard que l'on s'aperçut de la cocasserie de cette nomination, due sans doute à une confusion entre le père, décédé, et le fils, bien vivant, mais émigré et qui n'avait que peu de rapports avec la philosophie.

Réponse: Il a bien fallu, pour constituer l'Institut national, partir d'un noyau. Sur les conseils de Daunou, le gouvernement a procédé au recrutement d'un certain nombre de membres et, ensuite, à partir de ce noyau, l'Institut s'est recruté par cooptation. Mais cela n'est pas allé sans problèmes. Ainsi, Talleyrand est entré à l'Institut alors qu'il n'était pas en France. Mais bien qu'il vécût aux États-Unis, il fut recruté car on ne le considérait pas comme un émigré. En-effet, au moment des massacres de 1792, il avait obtenu de Danton une mission pour aller en Angleterre. Chassé d'Angleterre lorsqu'avait éclaté la guerre, en mars 1793, il était parti pour les États-Unis. Talleyrand fut élu sans avoir fait acte de candidature et il est évident qu'être membre de l'Institut n'était pas ce qui l'intéressait le plus. Il voulait être ministre, ce que lui permirent Benjamin Constant et Madame de Staël. Il répondit d'ailleurs à cette dernière qui lui demandait, peu après sa nomination comme ministre des Relations extérieures, ce qu'il allait faire : « Faire une fortune immense, faire une immense fortune ».

Jean Baechler: Vous avez cité toute une série de noms au début de votre communication. Dans les sciences et dans les beaux-arts, ces noms sont les plus glorieux que l'on puisse imaginer. Il n'en va pas de même pour les Idéologues qui, me semble-t-il, n'ont laissé aucun nom, hormis auprès des érudits. Est-ce dû à un affaissement de la pensée ? Alors que Hegel commençait à produire, on avait à l'Institut Destutt de Tracy, Cabanis, Garat, dont vous m'accorderez qu'ils n'ont pas marqué notoirement l'histoire de la pensée.

Réponse: Certes, on ne les lit plus. J'ai réédité *De l'amour* de Destutt de Tracy, dont Stendhal – qui, soit dit en passant, était amoureux de Madame Destutt de Tracy – faisait grand cas. Tous ces Idéologues ont été, comme je l'ai indiqué dans la conclusion de ma communication, emportés par l'arrivée du romantisme. Ils ont été coincés entre Voltaire, Rousseau, Helvétius, d'une part, et les romantiques, d'autre part. Vous avez raison de considérer qu'ils ne sont pas de niveau en tant que penseurs et philosophes, mais ils le sont en tant qu'hommes politiques. Sieyès a écrit des traités tout à fait importants. Cambacérès est un des grands maîtres reconnus du droit.

Jean Baechler: Qu'entendez-vous par « intellectuel » ? Quelle définition en donnez-vous ?

Réponse: L'intellectuel est un homme qui exerce une certaine influence par sa pensée, influence qu'il essaye de faire passer dans la vie sociale et dans la vie politique. Les Idéologues correspondent bien à cette définition, mais il leur manque le sens de l'action politique, ce qui les empêche d'aller haranguer le peuple de Paris dans les faubourgs.

*
* *

Xavier Darcos : Il est frappant de constater que les Idéologues dont nous nous souvenons encore aujourd'hui sont ceux qui étaient « romantico-compatibles » : Bernardin de Saint-Pierre, Volney, Chénier, Vivant Denon... Une partie des Idéologues me semble avoir été portée par la vague romantique et on peut se demander si l'opposition est aussi tranchée que vous l'avez indiqué ?

Réponse : Sans doute pas. Il est exact que certains Idéologues se sont fondus avec bonheur dans le romantisme.

*
* *

Alain Besançon : Quand la Royal Academy a été fondée en Angleterre en 1660, elle a décidé qu'on ne traiterait pas des questions religieuses, mais pas du tout avec la volonté de s'opposer à la religion. En revanche, les Idéologues se sont constitués en machine de guerre anti-religieuse et, plus précisément, anti-chrétienne.

En outre, les Idéologues ont tenté, me semble-t-il, d'instituer une sorte de doctrine d'État obligatoire, ce qui fut par la suite le rêve d'Auguste Comte. Ne croyez-vous pas que Bonaparte était en fait profondément hostile à un tel programme ? Nourri de Plutarque, il voulait avant tout être un héros et en Italie, il s'était montré très respectueux des prêtres.

Permettez-moi, par ailleurs, de rappeler que Condillac et Destutt de Tracy étaient considérés par Hyppolite Taine comme ses maîtres à penser, ce qui montre que la pensée des Idéologues a rayonné fort longtemps, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, jusqu'à ce que l'Université française se « germanise ».

Réponse : J'approuve pleinement votre expression de « machine de guerre anti-religieuse ». Tout commence avec les deux milliards de déficit public. À la Constituante, Talleyrand monte à la tribune et indique qu'il y a un moyen fort simple de résorber le déficit : la nationalisation des biens du clergé. Mais cette nationalisation se fera moyennant une indemnisation, sous la forme d'un traitement accordé aux prélats. On établit alors une Constitution civile du clergé qui réorganise très bien l'Église de France, bien entendu sans toucher au dogme. Mais comme le Pape n'a pas été consulté, il condamne cette Constitution civile et, par réaction, on se trouve amené à conduire une politique de déchristianisation.

Face à une situation inextricable, les Thermidoriens décident de ne plus salarier aucun culte, ce qui revient à laisser mourir le clergé en l'asphyxiant

financièrement. Bonaparte ne partage pas ce point de vue et, pensant qu'il ne saurait être question d'éradiquer la religion, il privilégie l'idée d'un concordat qui permettra à l'État de contrôler l'Église.

*
* *

Bertrand Saint-Sernin : La formation des professeurs de philosophie à la fin du XVIII^e siècle a été transformée parce l'éviction des Jésuites, en 1762, a conduit à la création de l'agrégation de philosophie par Louis XV en 1766. À cette époque, le concours comportait des coefficients à peu près égaux pour les sciences et pour la philosophie. La raison en était que, chez les Jésuites, le professeur de métaphysique était aussi le professeur de mathématique.

À quel moment l'agrégation de philosophie a-t-elle été supprimée pendant la Révolution ?

Réponse : Je ne saurais vous donner de réponse précise à ce sujet, mais l'on sait que le recrutement a été entièrement réorganisé sous le Directoire. Il n'y a toutefois pas d'agrégation à cette époque. Un document précieux à ce sujet est *La vie d'Henri Brulard* de Stendhal.

*
* *

Jean-Claude Casanova : Destutt de Tracy, inventeur du mot « idéologie », n'est pas du tout négligeable pour les sciences sociales et, particulièrement, pour l'économie. Son influence sur la pensée de Jean-Baptiste Say, éminent économiste s'il en est, a été déterminante.

Mais, d'une façon générale, qui a admiré des Idéologues de 1810 à 1832, c'est-à-dire, jusqu'à la création de l'Académie des sciences morales et politiques ? Il y a eu Stendhal, mais qui, à part lui ? Qui a transmis l'héritage des Idéologues au parti des professeurs qui, avec Guizot, ont rétabli les sciences morales et politiques ?

Réponse : Les Idéologues ont été discrédités sous la Restauration, notamment à cause du mouvement romantique. 1830, avec la révolution orléaniste, marque le retour de plusieurs Idéologues, tels Talleyrand et Sieyès, qui étaient des orléanistes et d'anciens régicides. La Monarchie de Juillet, honnie par les romantiques – le roi bourgeois n'a-t-il pas substitué le parapluie au sabre ? – se reconnaît en partie dans les Idéologues. Ce retour en grâce de la pensée des Idéologues ne durera toutefois qu'un temps et le Second Empire marquera la disparition définitive des Idéologues de la scène intellectuelle française.

*
* *

Bernard Bourgeois : Le grand philosophe qui a marqué la pensée philosophique française presque jusqu'à la fin du XIX^e siècle, c'est Condillac. Dans les

années soixante-dix, Taine, grand admirateur de Hegel, écrit que s'engager dans la lecture de Hegel est une aventure extraordinaire, comme l'ascension d'une montagne gigantesque ; plus on s'élève, plus on a le sentiment de dominer toutes choses. On se laisserait facilement prendre à ce rêve de Taine si l'on n'apercevait soudain, sur un coin de sa table, un volume de Voltaire posé sur un volume de Condillac.

Qu'est-ce qui a pu amener les Idéologues, disciples de Condillac, à se persuader que les intellectuels pouvaient accéder à la responsabilité politique ? Le thème du philosophe roi avait en effet été très malmené. Robespierre distinguait deux sortes de philosophes : d'une part, les contemplatifs, perdus, comme Platon, dans les nuées ; d'autre part, les hommes d'État, qui inventent la philosophie en agissant. Ne peut-on pas estimer, en ce qui concerne les Idéologues, qu'il y a eu un élément médiateur entre la science des idées et le gouvernement politique ? Cet élément médiateur pourrait avoir été une science de la distribution nouvellement née, à savoir l'économie politique.

Réponse : Le philosophe roi, c'est Voltaire, le roi Voltaire. Les Idéologues s'accommoderaient au fond très bien de Bonaparte en dictateur – car ils ne sont pas attachés à la démocratie –, mais à condition qu'ils soient les conseillers de Bonaparte. Ils ont cru un moment, en entrant au Conseil d'État et au Sénat, qu'ils pourraient jouer ce rôle, comme l'avait fait Voltaire auprès de Frédéric II.

En ce qui concerne l'économie politique, comme l'a rappelé Jean-Claude Casanova, un des personnages les plus éminents de cette période est Jean-Baptiste Say. Votre hypothèse, qui consiste à voir dans l'économie politique la médiatrice que vous évoquez, est assurément très séduisante, si l'on veut bien toutefois se rappeler que ce mouvement avait d'abord commencé avec les physiocrates.

*

* *

Gabriel de Broglie : Votre communication m'amène à revenir sur un thème que vous avez effleuré, celui de l'histoire respective de l'Institut et des Académies, histoire d'un équilibre subtil entre les Académies les unes par rapport aux autres et entre les Académies et l'Institut. Dans le tableau que vous avez dressé de l'Institut national, il conviendrait de souligner que l'Institut n'était pas organisé. Il s'agissait d'une réunion de savants, d'un corps sans organisation qui lui eût permis d'agir. Sans doute est-ce là une des raisons pour lesquelles ce corps s'est transformé si facilement.

Il avait toutefois un but qui était d'éviter la reconstitution des Académies. Ainsi a-t-il permis de répartir les membres de l'Académie française entre deux classes, celle des Lettres et celle de la Philosophie.

1816-1817 a constitué un moment charnière. Louis XVIII a alors restauré les Académies royales, en premier l'Académie française, sans proclamer immédiatement le maintien de l'Institut. On aurait pu penser que la restauration des Académies entraînerait *de facto* la disparition de l'Institut, mais en fait Louis XVIII a cédé, au bout de quelques mois, à ce qui restait de force et de prestige aux anciens membres de l'Institut. Il a donc maintenu l'Institut, mais n'a pas cru bon de l'organiser, à la différence des Académies. Cette situation a perduré puisque ce n'est qu'en 1953 que l'Institut s'est doté d'une organisation.

Un autre moment important a été marqué par la Monarchie de Juillet. Louis-Philippe a continué, dans un premier temps, à maintenir dispersée la classe des sciences morales et politiques, si bien que lorsqu'on a voulu rétablir l'Académie des sciences morales et politiques, on a eu beaucoup de mal à retrouver qui avait été membre. On y est finalement parvenu, mais non sans mal. N'avait-on pas oublié le vieux Lakanal qui vivait aux États-Unis et que l'on a fait revenir en France après l'avoir élu à un place vacante ?

On a évoqué les moments charnière de l'histoire de l'Institut et des Académies à l'occasion des anniversaires. En 1995 a été célébré le 200^e anniversaire de la fondation de l'Institut ; en 2005 a été célébré le 200^e anniversaire de l'installation de l'Institut dans les murs de l'ancien Collège des Quatre Nations. Quel sera le prochain anniversaire ? Celui de 1816, c'est-à-dire celui du rétablissement des Académies et du maintien de l'Institut de France et donc celui d'une coexistence et d'un équilibre subtil entre les Académies et l'Institut ?

Réponse : L'Institut tel que nous le connaissons aujourd'hui n'est pas tout à fait celui de 1803, celui de Bonaparte, mais c'est bien plutôt celui de Louis XVIII. 1803 a été la mise en place d'une machine de guerre contre les Idéologues, mais ce fut également l'expression de la nostalgie des anciennes Académies, terme banni du langage des Idéologues par ce que rappelant les institutions de l'Ancien Régime.

*
* *

Jean Mesnard : Vous avez mis en évidence le développement d'un mouvement areligieux en opposition au courant religieux. Ce courant areligieux a existé depuis fort longtemps, depuis le XVIII^e siècle bien sûr, mais même depuis le XVI^e siècle, voire depuis le Moyen-Âge. Il se poursuit du reste encore aujourd'hui où il se manifeste sous la forme la plus dure du mouvement laïque ainsi que dans la philosophie analytique anglo-saxonne. Ne croyez-vous pas qu'il serait intéressant de retracer l'histoire de ce courant de pensée ?

Le second point qui a attiré mon attention est le rapport existant entre le monde académique et le monde universitaire. Il y a en particulier un établissement qui me paraît directement concerné par les problèmes que vous avez soulevés : l'École Normale Supérieure. Y ont enseigné des gens comme Garat ainsi que de nombreux scientifiques membres de l'Institut, ce qui a permis d'infuser dans l'Université les idées qui prévalaient au sein de l'Institut.

Réponse : Vous avez raison d'utiliser l'adjectif areligieux, car il est évident que les Idéologues n'ont considéré qu'avec mépris les manifestations de déchristianisation – telle celles lancées par Fouché dans la Nièvre – parce qu'ils les considéraient comme vulgaires, loin de tout débat d'idées.

En ce qui concerne la création des Écoles, il convient de rappeler, outre le rôle de l'École Normale Supérieure, la création de l'École polytechnique, celle du Conservatoire des arts et métiers, l'organisation des Archives nationales, celle de la Bibliothèque nationale, etc. Comme je l'ai exposé dans un livre, les Thermidoriens si décriés ont su apporter, avant l'avènement de Bonaparte, toutes les solutions aux problèmes qui se posaient à l'issue de la Révolution. La seule chose qui leur ait fait défaut, ce fut l'absence d'un chef. Après la chute de Robespierre l'autorité de l'État s'est dissoute. Ils l'ont du reste bien compris et c'est ce qui a amené les Idéologues à

conclure un pacte avec Bonaparte au sein de l'Institut, pacte qui devait leur permettre d'être les conseillers du chef de l'État. Malheureusement, les Idéologues avaient oublié la mésaventure de Voltaire, bastonné par Frédéric II, et c'est ainsi que Volney reçut un coup de pied de Bonaparte.

*
* *

Georges-Henri Soutou : Dans le programme que nous voyons se développer, programme non seulement idéologique, mais également intellectuel – nous dirions aujourd'hui programme d'enseignement et de recherche –, quelle était la place des Écoles centrales ? J'ai tendance à considérer que les Écoles centrales représentaient un certain type d'enseignement, différent et de celui des anciens collèges, et de celui des futurs lycées. On a rappelé que Stendhal dans ses *Mémoires* n'en fait pas un grand éloge ; mais si l'on lit les *Mémoires* de Lavoisier, on constate que le jugement est à peu près aussi négatif sur les lycées fondés par Napoléon. N'y avait-il pas, à votre avis, de possibilité de construire un type d'enseignement différent que celui auquel on nous a habitués ?

Réponse : Vous avez parfaitement raison et j'ai souligné que l'enseignement qui devait être dispensé dans les Écoles centrales devait être un enseignement pratique et idéologique à la fois (on n'évoquait jamais le Moyen-Âge et on ne faisait jamais allusion à la religion). Les Idéologues avaient en effet bien compris que c'était là qu'allaient se constituer les élites. Napoléon va poursuivre leur œuvre en organisant les lycées.

Les critiques adressées aux Écoles centrales sont dues au fait que l'enseignement y a été en grande partie improvisé. Il a fallu les installer, trouver des professeurs, mais les Écoles ont manqué de temps pour prouver leur efficacité.

*
* *

Emmanuel Le Roy Ladurie : Si Robespierre avait survécu, serait-il devenu baron d'Empire et membre de la Chambre des Pairs sous Louis-Philippe – ce qui nous aurait épargné le débat Soboul-Furet ?

Réponse : Le problème est évidemment de savoir qui était exactement Robespierre. D'après beaucoup de témoignages, il semble qu'il ait été dépassé par l'autorité qu'il dégageait sur la Convention. Personnage tout à fait atypique, il suscitait la terreur chez tous ceux à qui il s'adressait. Toujours habillé élégamment, les cheveux poudrés (encore en 1994 !), il était qualifié d'incorruptible – sans doute parce que tous les autres étaient corrompus. J'ai, pour ces raisons, un peu de mal à imaginer que Robespierre aurait pu se retrouver dans le Sénat de Napoléon, au milieu des Thermidoriens, tous passablement corrompus ou corruptibles.

*
* *

Michel Albert : Ne pourrait-on pas dire que notre histoire de France a toujours été marquée par une sorte de fluctuation liée à l'importance des intellectuels ? Il semble par exemple évident que Zola a été un intellectuel français typique et que l'affaire Dreyfus a représenté un temps fort de l'influence des intellectuels. De même y a-t-il sans doute quelque chose à retenir du titre d'Albert Thibaudet, *La République des professeurs*. Il fut en effet une époque où le Parlement comptait une majorité de professeurs. Un autre temps fort du rayonnement des intellectuels a été l'après-guerre, marqué notamment par l'influence de Jean-Paul Sartre. Enfin, le rôle que vient de jouer Bernard-Henri Lévy en Libye n'est-il pas caractéristique du rôle que jouent ou essaient de jouer les intellectuels français ?

Trouve-t-on dans d'autres pays l'équivalent des intellectuels français et, du reste, comment cette expression se traduit-elle ?

Réponse : Les premiers intellectuels engagés ont été les philosophes du XVIII^e siècle, dont Voltaire, membre de l'Académie française, a été le plus éminent représentant.

Vous avez cité Zola, Sartre et un certain Bernard-Henri Lévy. Comme aucun d'entre eux ne fut de l'Institut, vous me permettrez de les écarter en feignant une moue dédaigneuse. Vous avez bien sûr compris que toute ma démonstration n'a visé, *cum grano salis*, qu'à souligner qu'il n'est d'intellectuels qu'à l'Institut !

En ce qui concerne l'équivalent des intellectuels français à l'étranger, il me semble qu'on le chercherait en vain. D'ailleurs le terme d'intellectuel dans des langues étrangères est le plus souvent une simple transcription à partir du français (*intellectuals* en anglais, *Intellektuelle* en allemand, *intellettuali* en italien).

*

* *